

« Ce rideau d'arbres éclairés par le soleil couchant »

Dans un étrange « petit poème en prose », intitulé « Les Vocations », Baudelaire, confronte quatre versions de rêves de vies, en mettant en scène des enfants, illuminés par le décor :

« Dans un beau jardin où les rayons d'un soleil automnal semblaient s'attarder à plaisir, sous un ciel déjà verdâtre, où des nuages d'or flottaient comme des continents en voyage, quatre beaux enfants, quatre garçons, las de jouer sans doute causaient entre eux. »

Dans le temps du jour qui bascule, l'échange isole quatre espaces de désirs, d'attraits, de destinées dessinées en paroles, obscurément ouvertes :

« Le soleil était couché. La nuit solennelle avait pris place. Les enfants se séparèrent, chacun allant, à son insu, selon les circonstances et les hasards, mûrir sa destinée, scandaliser ses proches, et graviter vers la gloire ou vers le déshonneur. »

Crépuscule des « vocations », qui vont sinuer dans la nuit, le poème est le récit d'une découverte des désirs. Le premier enfant, rêve de théâtre, amoureux de l'illusion et fou de mimétisme : « On a peur, on a envie de pleurer, et cependant l'on est content... Et puis, ce qui est plus singulier, cela donne envie d'être habillé de même, de dire et de faire les mêmes choses, et de parler avec la même voix. » Le troisième rêve de sa première récente expérience érotique, et dit l'infinie séduction du désir : « Ensuite j'ai fourré ma tête dans ses cheveux qui pendaient dans son dos, épais comme une crinière, et ils sentaient aussi bon, je vous assure, que les fleurs du jardin, à cette heure-ci. » Le quatrième, dit son rêve de suivre des tziganes observés récemment, et de partir en un voyage vagabond : « Moi, voulant savoir où ils demeuraient, je les ai suivis de loin, jusqu'au bord de la forêt, où j'ai compris seulement alors, qu'ils ne demeuraient nulle part. »

Le deuxième, pris entre les charmes de l'illusion théâtrale que chante le premier, et le vertige du désir amoureux auquel invite le troisième, lui, avait un tout autre sens de l'infini, de l'illimité, et lui donnait un nom. Il voit « Dieu » : « Regardez, regardez là-bas... ! *Le voyez-vous* ? Il est assis sur ce petit nuage isolé, ce petit nuage couleur de feu, qui marche doucement. *Lui* aussi, on dirait qu'il nous regarde. » « Il » passe, « il » nous regarde, c'est le rêve d'un regard qui

fait retour vers nous, qui veille pour nous, immense et pourtant parfaitement localisable (il tient sur un nuage)... il voyage, cependant, lui aussi, comme les nuages, comme les continents : « Ah ! il est déjà bien loin ; tout à l'heure vous ne pourrez plus le voir. Sans doute, il voyage, pour visiter tous les pays. Tenez, il va passer derrière cette rangée d'arbres qui est presque à l'horizon... et maintenant il descend derrière le clocher... Ah ! on ne le voit plus ! » Reste l'horizon, le désir et le regret : « Et l'enfant resta longtemps tourné du même côté, fixant sur la ligne qui sépare la terre du ciel des yeux où brillait une inexprimable expression d'extase et de regret. »

L'horizon doit être dessiné par ce rideau d'arbres qui le désigne, pour que l'on puisse le voir vraiment, et éventuellement l'emplir, pour que l'on puisse mesurer son ampleur silencieuse, pour que l'on puisse rêver de ce passager qui nous regarde, pour que celui-ci soit comme une lointaine figure dont familièrement on peuple le vide, pour que s'extasie le regret, pour que « la ligne qui sépare la terre du ciel » soit notre propre infini.

Dans *Le Temps retrouvé*¹, le narrateur retrace l'expérience d'une désolation, le sentiment de « la vanité, [du] mensonge de la littérature », dans une sorte de violente révélation négative, celle d'une « vocation » perdue : « Cette pensée qui ne m'était pas depuis bien longtemps revenue à l'esprit, me frappa de nouveau et avec une force plus lamentable que jamais. » :

« C'était je me le rappelle à un arrêt du train en pleine campagne. Le soleil éclairait jusqu'à la moitié de leur tronc une ligne d'arbres qui suivait la voie du chemin de fer. »

Proust lance une sorte de prière négative au silence des choses : « Arbres pensai-je vous n'avez plus rien à me dire, mon cœur refroidi ne vous entend plus. Je suis pourtant ici en pleine nature, eh bien, c'est avec froideur, avec ennui que mes yeux constatent la ligne qui sépare votre front lumineux de votre tronc d'arbre. Si j'ai jamais pu me croire poète, je sais maintenant que je ne le suis pas. » Le trait qui divise la « ligne » d'arbres (le dessin est ici étrangement simple et presque abstrait, mais lumineux et coloré à la fois) indique une « vocation » perdue, un rapport rompu avec le sensible, et comme une lacune dans la capacité de décrire : « Si j'avais vraiment une âme d'artiste quel plaisir n'éprouverais-je pas devant ce rideau d'arbres éclairés par le soleil couchant, devant ces petites fleurs du talus qui se haussent presque jusqu'au marchepied

du wagon, dont je pourrais compter les pétales, et dont je me garderais bien de décrire la couleur comme feraient tant de bons lettrés car peut-on espérer transmettre au lecteur un plaisir qu'on n'a pas ressenti ? » Le monde est muet, nulle sensation ne vient parler, nul ne passe, rien ne vient de cette simple vision, qui pourtant indique, dans son dessin même, ce qui pourrait être beauté, présence, mariage du lointain et du proche. Seul l'effet coloré reste, en réserve, sur lequel joue – et s'estompe – la dénégarion de la capacité artistique.

Pourtant c'est bien la possible beauté des choses qui veille encore dans ce regard qui ne veut plus voir: «Un peu plus tard j'avais vu avec la même indifférence les lentilles d'or et d'orange dont il criblait les fenêtres d'une maison; et enfin comme l'heure avait avancé, j'avais vu une autre maison qui semblait construite en une substance d'un rose assez étrange. » Le paradoxe du texte est alors en ce que cette beauté colorée tient dans les phrases qui en dénieient le sentiment, la perception : comme si la phrase continuait toute seule à l'accueillir, à la proposer, malgré le personnage, qui s'est comme retiré, absenté, qui nomme son propre effacement. De l'éclat, des lignes, une substance, subsistent, s'éveillent : regardez, cela va passer, cela va disparaître.

Par l'un des ces longs raisonnements métaphoriques qui caractérisent *La Recherche du temps perdu* Proust commente la distance avec soi-même qui se mesure dans cette indifférence à l'éclat coloré : « Mais j'avais fait ces diverses constations avec la même absolue indifférence que si en me promenant dans un jardin avec une dame, j'avais vu une feuille de verre et un peu plus loin un objet d'une matière analogue à l'albâtre dont la couleur inaccoutumée ne m'aurait pas tiré du plus languissant ennui mais si, par politesse pour la dame, pour dire quelque chose et aussi pour montrer que j'avais remarqué cette couleur, j'avais désigné en passant le verre coloré et le morceau de stuc. » Le fragment des choses déposées sur le sol, comme abandonnées, comme en attente pourtant de l'œil distrait qui les relève en passant, la précision et l'étrangeté des couleurs, tracent une attention dans l'inattention, sont comme la conviction silencieuse d'une présence de la réalité, dans notre propre absence. Une substance et un attrait se révèlent, dans l'expression de la lassitude, dans le dégagement de soi, loin de soi : « De la même manière, par acquit de conscience, je me signalais à moi-même comme à quelqu'un qui m'eût accompagné et qui eût été capable d'en tirer plus de plaisir que moi, les reflets de feu dans les vitres et la transparence

rose de la maison. Mais le compagnon à qui j'avais fait constater ces effets curieux était d'une nature moins enthousiaste sans doute que beaucoup de gens bien disposés qu'une telle vue ravit, car il avait pris connaissance de ces couleurs sans aucune espèce d'allégresse. »

Regardez, regardez, cela va ne plus être. Cette prose pourtant nous fait voir, comme le narrateur « se signale à lui-même » les choses à voir, comme l'enfant montre « il » assis sur son nuage, qui passe. Une matière s'esquisse à l'horizon, à peine saisissable, « reflets de feu », « transparence rose » : « ce rideau d'arbres éclairés par le soleil couchant » désespère, et pourtant il ouvre une autre perception, diffuse, intime, avec le sentiment de la couleur, de la substance... « lentilles d'or et d'orange », « nuages d'or », c'est sur cette limite du sensible que la prose fait flotter ce qui passe.

Note

1. *Le Temps retrouvé, À la Recherche du temps perdu*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, IV, 1989, p. 433-434.

Jacques NEEFS

Université Paris 8 et Johns Hopkins University